préserver son fils de l'influence d'une Cour dépravée, mais elle a joué un rôle non négligeable sinon dans l'éducation formelle de son fils, du moins dans son résultat – un homme à la tête bien faite. Henri IV est resté fidèle aux principes de sa mère et les a appliqués selon sa propre éthique. Desplat esquisse une évolution de la réputation de Jeanne du XVI^e au XXI^e siècle en tant qu'institutrice de son fils ou tout au moins du rôle qu'elle y a joué. Sa conclusion est que « Jeanne d'Albret a bénéficié d'une tendance générale dans le long terme, qui fut celle de la dévaluation du père ». Dans « Questions anciennes, nouvelles réponses ? », le point d'interrogation est nécessaire car Bryson se réfugie prudemment (et sagement) derrière la plupart des réponses aux 17 questions récapitulées dans son texte, invitant ainsi ses lecteurs à les confirmer ou à en vérifier les preuves. Posant sa propre question, la 18^{ème}, « quel est l'héritage de Jeanne d'Albret ? », il refuse la réponse des historiens qu'« elle était la mère d'Henri IV et qu'il est son héritage. Sa réponse est qu'elle doit se tenir toute seule pour ses qualités de courage, de fermeté et son refus de compromis. A l'instar de Jeanne d'Arc, elle possédait la capacité mystérieuse du commandement, d'attirer et de maintenir la loyauté des gens de son pays ». C'est aussi sa conclusion.

Cette tentative pluridisciplinaire de retrouver le personnage complexe et souvent mésestimé de Jeanne d'Albret offre aux chercheurs un vaste panorama de *topoi* à explorer dans de nouveaux domaines, l'histoire, la religion, la littérature, les arts, la musique et le féminisme. Vu la diversité des sujets traités dans les 23 interventions qui sont recueillies, le grand nombre et la précision des notes, l'index onomastique et celui des noms de lieux s'avèrent fort utiles et faciliteront la tâche des chercheurs.

RÉGINE REYNOLDS-CORNELL, *Agnes Scott College*

Michèle Clément. *Le Cynisme à la Renaissance d'Érasme à Montaigne, suivi de « Les Epistres de Diogène » (1546)*. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance » 72 (Les Seuils de la Modernité 9). Genève : Droz, 2005, 284 p.

On croyait ne plus rien avoir à découvrir sur les rapports entre les courants philosophiques issus de l'Antiquité et les grands textes littéraires de la Renaissance. Voilà pourtant qu'un ouvrage stimulant vient mettre en lumière l'influence du cynisme sur des auteurs que nous savions plutôt redevables aux avatars du néo-stoïcisme et du scepticisme chrétien. Michèle Clément vient à propos remédier en ce petit livre lestement arrangé à la quasi absence d'une réflexion critique sérieuse sur la présence de Diogène chez Érasme, Des Périers, Rabelais, La Boétie et Montaigne. Saine réaction, en vérité contre l'effacement du cynisme à une époque et chez des auteurs dont les sources ont pourtant été répertoriées avec soin par les historiens des idées et les critiques littéraires.

L'apogée du cynisme dans les lettres françaises, se situerait entre les années 1530 et 1550, avec des prolongements chez Montaigne et Béroalde de Verville. Si le personnage de Diogène n'avait pas disparu au Moyen Âge, ses traits subversifs

avaient été souvent gommés. Au début du XVI^e siècle, le modèle principal du cynisme reprend de son mordant avec ses traits intempestifs et ses gestes impudiques. On n'a sans doute pas assez noté la coïncidence entre cette insurrection diogénique et la période de l'humanisme triomphant, le philosophe scandaleux servant de garde-fou contre l'idéalisme platonicien et la logique aristotélicienne pour défendre avant tout la *parrhesia*, cette liberté de parole qui lui est chère. Si les humanistes du XVI^e siècle ne voient plus anachroniquement un chrétien en Diogène, ils ne voient rien non plus en lui qui puisse gêner une interprétation chrétienne de son personnage. Ceci est particulièrement clair chez les évangéliques et les réformés qui trouvent souvent en lui un allié dans leur dénonciation des superstitions, des impostures et de l'immoralité du clergé. Une forme de « cynisme idéalisé » a largement pénétré la philosophie morale du XVI^e siècle et il était bon de le montrer, quitte à bouleverser quelques idées reçues en ce domaine.

Certes, nombre de textes anciens qui proposent cette indifférence aux choses du monde propagent une philosophie qui reste compatible avec le néo-stoïcisme de l'époque. Les éditions de Diogène Laërce, Lucien, Plutarque, Sénèque, Épictète ou Stobée entre 1470 et 1600 montrent pourtant que la diffusion de la pseudo-épigraphie joue un rôle déterminant. Les *Lettres* du pseudo-Cratès et du pseudo-Diogène sont très recherchées par les humanistes. La première traduction française des *Epistres de Diogenes* par Loys du Puys paraît à Poitiers chez les frères Marnef en 1546 et sera rééditée en 1549 et 1557. Michèle Clément a eu la bonne idée d'en reproduire le texte à la fin du présent ouvrage, avec glossaire et table des correspondances. L'université n'était probablement pas coupée de ce savoir cynique puisque les programmes scolaires de la faculté des arts, nous assure-t-on, donnaient ces épîtres en grec comme exercices de traduction dans les années 1530 (on aimerait posséder plus de preuves textuelles à ce propos pour confirmer une hypothèse aussi intéressante).

Les cyniques ont sans doute servi de modèles quelque peu camouflés aux sectateurs de la Réforme. S'ils proposent de vivre « selon la nature » en se libérant de l'opinion et de la loi, ils ne veulent pourtant pas tomber dans l'incivilité radicale car, derrière la provocation, il y a le souci du bien ultime de la communauté. S'ils répudient les raffinements de la civilisation c'est parce qu'avant Rousseau ils les considèrent comme des obstacles à la vertu. Sans doute, on le savait déjà, Érasme était-il un grand connaisseur de la doxographie cynique, comme le prouve la lecture des *Apophthegmes*. Le fameux adage « Sileni Alcibiadis » constitue aussi un texte capital pour la mise en circulation de la comparaison entre Diogène et le Christ. Mais Érasme fait beaucoup plus : il emprunte aux cyniques à la fois leur mode d'apparaître et leur mode d'enseigner. Dans *l'Éloge de la Folie*, les dénonciations cinglantes relèvent de la méthode cynique beaucoup plus que, comme on l'a trop dit, de l'imitation socratique. Les indices du diogénisme abondent aussi dans le *Cymbalum mundi*, ce texte énigmatique attribué à Bonaventure Des Périers où se trouve mise en place une véritable « pédagogie cynique » (choquer le lecteur pour le faire régir) malgré l'absence de toute référence explicite à cette philosophie. Tel est aussi le cas du *Tiers Livre* de Rabelais. Selon Michèle Clément, la critique aurait eu tort d'amalgamer la

référence à Diogène, dans le Prologue, avec le lucianisme prépondérant à l'époque. Le pantagruelisme aurait, en fait, une coloration proprement diogénique. Une curieuse coïncidence s'attache d'ailleurs à la date de parution du *Tiers Livre*, 1546, qui est aussi celle de la publication de la traduction française des *Epistres de Diogenes*. Est-ce pur hasard ? Michèle Clément ne le pense pas. Quant au *Discours de la Servitude volontaire* de La Boétie, ses positions cyniques seraient indubitables, avec le genre de la diatribe, dirigée contre le peuple mais pour le service du peuple – et cela même s'il n'y a aucune référence explicite au cynisme dans ce traité contre la tyrannie. Enfin, à la présence de Diogène dans les *Essais* de Montaigne (une vingtaine d'occurrences dont les deux tiers sur l'Exemplaire de Bordeaux) s'ajoute une rhétorique de la provocation qui, selon M. Clément, s'assimile à une sorte de « situationnisme cynique » (176), même si le mot cynique n'est jamais prononcé.

Encore plus que les idées, ce sont les modes de discours qui autorisent M. Clément à détecter une influence cynique dans les textes de la Renaissance. Les jeux de mots, le franc parler, le mélange sérieux comique, l'éloquence parodique, les détournements illogiques, les démonstrations par l'absurde, tous ces modes de discours s'apparentent à une esthétique contestataire qui relèverait d'une éthique dite « cynique ». Peut-être cette revendication pourra-t-elle paraître par trop exubérante et tout le monde ne s'accordera pas à reconnaître une attitude « diogénique » dans la satire du clergé corrompu chez Érasme, dans l'écart entre savoir et charité chez Rabelais, dans le fait de laisser faire la nature chez Montaigne. Diogène interprétait l'injonction de l'oracle de Delphes comme le droit de falsifier la monnaie. Faut-il y voir une contribution essentielle du cynisme à la théorie critique du signe à la Renaissance (72 et suivantes) ? La vogue du cratylisme ne suffirait-elle pas à rendre compte de l'intérêt de l'époque pour les problèmes de l'ambiguïté du langage ? Et lorsque le géant Gargantua réapparaît vers la fin du *Tiers Livre*, faut-il voir dans le petit chien qui le précède une référence à la « doctrine cynique » de cet ouvrage ? Quoi qu'il en soit, les nombreuses conjectures qui se pressent dans l'étude de M. Clément ont un effet tonifiant et jouissent de ce même pouvoir contestataire que l'auteur reconnaît avec raison aux allusions cyniques qu'on a trop souvent tendance à oublier en lisant les textes canoniques de la littérature humaniste.

FRANÇOIS RIGOLOT, *Princeton University*

Zachary Lesser. *Renaissance Drama and the Politics of Publication: Readings in the English Book Trade*. Cambridge: Cambridge University Press, 2004. Pp. xii, 244.

Prompted both by Foucault's critique of the concept of authorship and by the desire for an appropriately historicized version of that critique, theatre historians have worked hard over the last decade or more—not least in the field of repertory studies—to offer alternatives to authorship as the principle of thrift in the construction